

Catégorie constitutive et catégorie réflexive chez Emil Lask

La formalisation à l'orée de la phénoménologie

De tous les philosophes qui retiendront notre intérêt aujourd'hui, Emil Lask est vraisemblablement le philosophe qui présente le plus explicitement son projet philosophique comme l'analyse de la « doctrine des catégories » qui est en jeu dans la connaissance philosophique – une doctrine des catégories qui est aussi appelée « logique de la philosophie » pour cette raison, ce que j'aurais à commenter ultérieurement. C'est ce projet singulier d'analyse de la doctrine des catégories mobilisée dans la connaissance que j'aimerais ici présenter et interroger.

Je vais commencer, en introduction, par préciser l'arrière-plan philosophique où se situe la démarche de Lask. Un mot très rapide sur la figure d'Emil Lask pour commencer. Car il est indéniable que Lask est un philosophe relativement méconnu, ici peut-être un peu moins qu'ailleurs, en tout cas peu lu : on sait surtout de lui qu'il est mort prématurément en 1915, à 40 ans, sur le front des Carpates et on le considère comme un néokantien de l'école de Bade, fortement marqué par ses échanges avec Heinrich Rickert. Tout chercheur « heideggérien » connaît cependant, grâce aux travaux initiés par Theodor Kisiel, puis repris en France par Françoise Dastur, Jean-François Courtine et d'autres, sa grande influence sur les premiers écrits de Heidegger. Il n'est pas dans mon intention d'en dire beaucoup plus ici sur le personnage. Je rappellerai seulement, pour la bonne intelligence de son propos, que l'œuvre qui présente la doctrine des catégories sur laquelle je vais m'appuyer, à savoir *La logique de la philosophie et la doctrine des catégories*, date de 1911. À cette époque, Lask a lu les *Recherches logiques* de Husserl qu'il cite en note à quelques reprises. Plus généralement, il est très fortement marqué, comme Heinrich Rickert par la figure de Hermann Lotze et sa théorie de la valeur mais aussi par l'objectivisme sémantique de Bernard Bolzano : deux influences que j'aurais à préciser.

De manière plus ambivalente, et c'est par ce fil que je commencerais par présenter la position de Lask, comme tout néokantien, il inscrit d'abord sa démarche dans le sillon de l'entreprise critique kantienne, pour la contester à son fondement. Il est clair que, le projet de proposer une nouvelle doctrine des catégories transcendantales, libérées des présupposés de la logique métaphysique, est un projet kantien à l'origine. Rappelons en effet que, dans la logique de la démarche transcendantale qui est la sienne, et donc de la recherche sur les

conditions de possibilité de la connaissance des objets, libérée de tout présupposés métaphysiques, Kant constate que la connaissance ne peut se passer de « purs concepts formels » ou « catégories ». Elles sont requises pour « fournir de l'unité aux diverses représentations *dans un jugement* » et « donner aussi l'unité à la simple synthèse de diverses représentations dans une *intuition* »¹. Aussi, chez Kant, les douze catégories (de la quantité, de la qualité, de la relation et de la modalité), au même titre l'intuition pure du divers donné et l'imagination qui le synthétise, sont la troisième chose indispensable à la connaissance : elles seules sont susceptibles de fournir de l'unité aux synthèses de l'imagination. C'est une des conditions de possibilité de la connaissance et c'est à ce titre qu'une théorie de la connaissance doit nécessairement en fournir une analyse. Notons par ailleurs que ces catégories kantiennees règlent les synthèses sensibles par le biais de la synthèse transcendantale de l'imagination, tant et si bien qu'elles s'appliquent exclusivement à des objets qui se donnent à nos *sens* : elles ne s'appliquent qu'à un matériau sensible pour introduire une distinction de Lask. Elles sont par ailleurs *déduites* des *formes* logiques du *jugement*. Voici pour un exposé, évidemment sommaire, des catégories kantiennees.

Or l'exposé de la doctrine des catégories du néokantien Emil Lask a ceci d'intéressant que, tout en s'inscrivant dans cet héritage kantien, en un sens que je vais préciser dans un instant, elle entend aussi réfuter deux de ses acquis : elle propose d'étendre le domaine de validité des catégories au delà du champ de l'expérience sensible et de montrer que si les catégories sont formelles, elles ne déterminent la matière qu'à son contact (ce que concéderait en un sens Kant), au point que les catégories de Lask sont différenciées *en fonction du matériau* qu'elles rencontrent (du moins pour les catégories constitutives) et ne sont en aucun cas *déduites* d'un jugement qu'elles unifient. Mais avant de préciser ces deux critiques (à savoir celle de la déduction et de l'extension kantienne), j'aimerais d'abord rappeler brièvement ce que Lask retient de Kant, à savoir la dite « thèse copernicienne » qui consiste à récuser la dualité entre l'objet de la connaissance et sa teneur de vérité logique pour poser l'immanence de la sphère de l'objet connu et du logos. De Kant, Lask retient alors qu'il y a une identification de la sphère de l'objet (de la connaissance) et du sens. Je cite Lask : Kant « détruit l'antédiluvienne scission entre l'objet et sa teneur de vérité, il reconnaît la logicité transcendantale de l'être ou il admet que l'être relève de la même espèce que l'«entendement» » (p. 56). Notons qu'il n'en résulte cependant pas, pour revenir à la question qui nous intéresse, que la sphère du sens immanente à celle de l'objet est celle de la forme catégorielle. La position de Lask est plus

¹ Kant, KRV, trad fr p. 93

complexe encore car pur lui le sens (ou son objet coïncidant) n'est pas exclusivement formel mais est toujours une jonction de forme et de matière (cette matière restant de surcroît hétérogène à la teneur logique de la forme). Il reste que Lask retient de Kant qu'il n'y a pas de scission entre le monde sensible et le monde intelligible, entre le monde sensible et les catégories.

Mais comme annoncé à l'instant, la principale rupture concerne le recours à la dite preuve de la déduction transcendantale. Or, en fidélité à l'objectivisme sémantique de Bolzano, entend penser l'autonomie des formes catégoriales par rapport au jugement et refuse donc l'hypothèse qu'elles en soient déduites. Comme tous les néokantiens de Bade, plus radicalement peut-être, il reproche alors à la doctrine des catégories kantienne d'avoir subordonné la logique au jugement et de rester tributaire des divisions classiques (essentiellement aristotéliennes) de la grammaire. Lask défend bien plutôt la thèse d'un primat de l'objet, et même du catégoriel, sur le judiciaire (en allant sur ce point bien plus loin que ses prédécesseurs Windelband et Rickert). Aussi, c'est bien le mouvement de la *déduction* des catégories que refuse radicalement Lask. La critique, me semble-t-il, est sur ce point très proche de celle que Husserl adressa parallèlement au mouvement de la déduction, par exemple au § 62 des *Ideen*. Je renvoie d'ailleurs sur ce point à l'analyse de Denis dans son article sur Husserl du volume sur les catégories de Liège déjà cité. Pour Kant, le rôle de la déduction transcendantale des catégories, est de prouver leur validité. Or la critique de Husserl, qui recoupe ici celle de Lask est consistée à dire que cette déduction qui se présente comme une preuve objective de la valeur des catégories, repose non pas sur des lois objectives (par exemple sur les lois d'organisation des objets) mais sur des représentations subjectives, obéissant à des lois psychologiques. Là contre, la grande leçon de Bolzano que va retenir Lask, de même que Husserl avant lui, c'est que les catégories sont les catégories d'objets existant en soi (des « représentations » pour Bolzano) dont les lois d'organisation ne sont pas subjectives mais objectives et formelles. C'est la première ligne de fracture.

La deuxième est probablement bien connue. Elle concerne l'extension du domaine d'application des catégories. Selon Lask, malgré sa révolution copernicienne, malgré lui, Kant est resté prisonnier de la métaphysique antique des deux mondes – le monde sensible et le monde intelligible – en ceci qu'il n'est pas parvenu à penser l'extension des catégories jusqu'au champ non-sensible. Chez Kant en effet, les catégories ne s'appliquent qu'à un matériau sensible, tant et si bien que selon Lask, il manque chez Kant, je cite, « un matériau non sensible d'application » (p. 253). La conséquence est que, à suivre Kant, nous ne disposons alors d'aucune catégorie pour penser ce qui n'est pas sensible, et qui pourtant

semble être l'objet en propre de la philosophie, à savoir d'aucune connaissance des « formes de la pensée » et de la généralité comme du « quelque chose » ou du « il y a ». Or selon Lask, les catégories formelles et leur organisation doivent elles aussi pouvoir faire l'objet d'une connaissance philosophique, sinon on ampute la théorie de la connaissance d'une partie de ses objets... C'est là le deuxième reproche adressé à la démarche kantienne, que j'aurais bien sûr à préciser. Ceci dit, à y regarder de plus près, Lask tempère un peu sa critique dans ses remarques historiques sur l'histoire du concept de catégorie. Selon lui, on trouverait bien chez Kant quelque chose comme une « tentation » d'étendre les catégories hors du domaine du sensible qui se manifeste par le fait que le concept de catégorie reste très « indéterminé » chez Kant (p. 251) et que Kant « même dans sa période critique a conservé au concept de catégorie une signification étendue, qui va bien au-delà du clivage sensible et non-sensible » (p. 251). Pour autant, malgré ses tentations, Kant ne va jamais jusqu'à dire qu'il existe des catégories du non-sensible, du fait de sa résistance à parler d' « intuition non sensible » et *a fortiori* d'une connaissance du non-sensible. Il est alors victime, selon Lask, d'une « intellectualisation de l'a-théorique » et de l'idée que « l'intuition fût-elle opposée à l'«entendement» » ne peut pas être une attitude purement subjective comme le sera la « réflexion » pour Lask (p. 254). Bref, pour le dire dans les mots de Lask que je clarifierai dans un instant, Kant refuse deux choses : 1/ d'étendre l'extension des catégories constitutives au non-sensible et 2/ d'envisager une hétérogénéité du catégoriel et donc d'envisager qu'il existe d'autres types de catégories que les catégories constitutives.

Un dernier mot enfin, pour conclure cette courte mise au point historique, sur le rapport de Lask à Aristote. Il est clair que Lask, comme tout néokantien, se méfie de la table aristotélicienne qui repose sur une logique métaphysique et des distinctions grammaticales pré-critiques. Pour autant, Lask reconnaît aussi à Aristote le mérite d'avoir tenté de proposer une extension du type de celle qu'il propose en ayant transposé certaines catégories du sensible sur du non-sensible. Pour prendre un exemple que cite Lask, la catégorie de la « substance immobile » manifeste bien une tentative de transposer une catégorie sensible (la substance) à du non-sensible. Ce n'est pour autant pas un mouvement pleinement satisfaisant du point de vue de Lask. Car pour Lask, s'il faut bien étendre la portée des catégories, il faut d'abord prendre en compte l'hétérogénéité des catégories. En ce sens, il est beaucoup plus intéressé par la démarche adoptée par le stoïcisme et notamment par Plotin qui serait parvenue à orienter la logique sur le suprasensible tout en prenant en compte l'hétérogénéité des catégories : la différence entre « deux règnes du pensable » (p. 237) nous dit Lask.

Voici pour une mise au point historique. J'en viens enfin à la présentation de la table des catégories laskienne et à leur analyse conceptuelle.

I. LE FORMALISME LASKIEN

Venons-en donc à la présentation de la doctrine des catégories laskiennes à proprement parler. Ainsi que Lask présente lui-même son projet, son ambition est d'étendre, je cite, « la portée du domaine de validité des catégories » (p. 33) et donc de, je cite encore, de « reposer la question, si célèbre depuis Kant et pourtant si peu examinée dans son exhaustivité, de savoir si la forme catégoriale est ou non limitée à un matériau intuitif et sensible » (p. 33). L'hypothèse qui sous-tend l'édifice c'est qu'une reconsidération de la nature des catégories en jeu dans la connaissance s'impose pour étendre la portée de la connaissance elle-même ou plutôt, pour prendre en considération le fait avéré que nous disposons déjà d'une connaissance du matériau non-sensible – des formes catégorielles elle-même – dans la mesure où c'est précisément ce dont se préoccupe la philosophie depuis des millénaires. Comme le dit Lask très clairement : « La catégorie s'étend aussi loin que la connaissance ; la théorie de la connaissance et la doctrine des catégories sont coextensives ! », (annotation marginale p. 107). Les catégories portent aussi loin que porte la connaissance.

L'ambition de Lask n'est pas alors de créer de nouvelles catégories mais d'analyser quelles sont les catégories effectivement en jeu dans la connaissance, sans prétexter pour autant de leur homogénéité formelle. C'est à ce titre – et c'est d'ailleurs en ce sens que sa démarche se distingue d'un panlogisme ou de l'idéalisme hégélien – que Lask va non pas étendre la portée des catégories constitutives mais distinguer fermement deux types de catégories : les constitutives et les réflexives. C'est cette distinction qu'il me faut maintenant clarifier.

1. Les catégories constitutives

Première chose, la théorie de la connaissance dont la méthode doit être objective (c'est-à-dire partir de l'objet connu) dispose de « catégories constitutives ». Ces catégories, comme toutes les catégories, sont des « formes ». Pour préciser ce point, il faut rappeler que Lask, comme tout philosophe de l'école de Bade, retient de la grande *Logik* de Lotze que les formes sont dotées d'un mode spécifique d'effectivité : elles ne « sont » pas mais elles « valent » (du verbe « *gelten* »). Le propre de l'école de Bade est en effet de fonder la notion de « sens » sur

celle de « validité » qui bien sûr ne s'entend pas qu'en un sens éthique : la notion de validité s'articule elle-même en fonction de différents domaines de valeurs (théoriques, éthiques, esthétiques, etc.). C'est en ce sens que Lask peut dire à la suite de Lotze, que les catégories de l'être, de la cause, du vrai, du bien, du beau, etc. se caractérisent par leur valeur (théoriques pour les premières, éthique pour le « bien », esthétique pour « beau », etc.). Les catégories « valent » mais elles ne forment un objet connaissable (et n'ont donc de sens) qu'une fois en contact avec le « matériau » qu'elles vont clarifier, sans pour autant le pénétrer. Ainsi par exemple, la forme « être », sans application à un matériau n'est pas un objet et n'a pas de sens : mais elle a une fois qu'elle est appliquée à son matériau, Socrate par exemple.

Au sein de ces catégories formelles, dont la fonction est de clarifier un matériau et donc d'éclairer formellement la connaissance, Lask distingue les « catégories constitutives ».

Pour faire simple, ces catégories constitutives, qui ont une priorité logique sur les autres, sont les catégories telles que la philosophie les a traditionnellement pensées. À ceci près, que ces catégories, qui sont présentées comme des catégories d'objet, ne sont pas déduites du jugement.

En effet, les catégories constitutives sont des catégories dont la forme se spécifie au contact d'un matériau. Une catégorie constitutive par excellence, aussi appelée « catégorie-de-domaine », c'est alors la catégorie de « l'être » qui est la catégorie qui correspond au domaine sensible dans son ensemble. Comme le dit Lask c'est « *la* catégorie adéquate au *quelque chose* sensible. Elle est taillée pour s'adapter à la sensibilité en général et rien d'autre qu'à la sensibilité » (p. 92). Elles sont donc spécifiées par leur contenu.

Pour donner d'autres exemples de catégories de ce type, on peut citer, en reprenant Lask, les catégories de la « chosalité », de la « causalité » qui sont également des catégories *constitutives* en ceci qu'elles sont également taillées pour leur matériau, à savoir pour indiquer, je cite, une « spécificité de la sphère intuitive et sensible » (p. 83).

Les catégories constitutives sont donc des catégories qui ne sont pas déduites du jugement ou de représentations subjectives mais des catégories qui ont une effectivité qui leur est propre (elles valent) mais qui ne sont pas pour autant des objets indépendants et qui requièrent la présence d'un matériau pour former ensuite l'objet de connaissance qui sera logiquement autonome.

Il faut cependant ajouter, et c'est peut-être le point le plus complexe concernant ces catégories constitutives, qu'elles ont certes besoin d'un matériau pour se différencier et former un objet connaissable, mais que ce matériau n'a pour autant pas besoin d'être un matériau sensible. Lask introduit en effet la thèse originale que l'opposition forme/matière est

une opposition *fonctionnelle*, tant et si bien qu'il n'est pas du tout impossible qu'une forme devienne à son tour la matière d'une autre forme. C'est même en un sens la condition de possibilité de la philosophie. Aussi, une forme valante comme celles indiquées à l'instant : l'être, la chosalité, la cause, etc. peuvent très bien devenir à leur tour le matériau différenciant une nouvelle forme constitutive, par exemple pour indiquer la « valeur » de la forme « être ». C'est à ce titre que Lask considère la catégorie du « valoir » comme une catégorie constitutive du non-sensible. C'est une « catégorie-de-domaine » au même titre que « l'être » est la catégorie de domaine du sensible. C'est à son contact que, je cite, « le matériau formel non-sensible devient, grâce à elle, un domaine d'objets » (p. 116). La valeur est alors bien une catégorie constitutive qui clarifie un matériau – le non-sensible dans son ensemble – et forme à sa jonction un nouvel objet : le domaine de la validité. On pourrait probablement caractériser les sub-divisions des valeurs en valeur théorique, valeur éthique, valeur esthétique etc. comme d'autres catégories constitutives des subdivisions du domaine du non-sensible.

Voici donc, selon Lask, le premier étage des « catégories » : l'être et ses subdivisions comme la chosalité, la causalité, etc. mais aussi la valeur (et ses subdivisions). Il s'agit des catégories qui, clarifient l'organisation des objets de la connaissance sensible et non-sensible (et donc de l'entité qu'est le sens) et dont les différenciations proviennent exclusivement du matériau à connaître. Leur organisation est objective et ne dépend ni des distinctions grammaticales de logique traditionnelle, ni de représentations subjectives. Cette défiance à l'égard de la grammaire est plus manifeste encore dans un ouvrage ultérieur de Lask de 1912, *La théorie du jugement*, qui montre qu'il faut se méfier de l'usage que la grammaire traditionnelle fait de la « copule » ou même du concept de « causalité ». Une formule comme « A est la cause de B », qui est gouvernée par une grammaire traditionnelle, fait par exemple le présupposé indu que c'est la copule qui met en relation deux substantifs (A et B) d'après un jugement alors qu'il serait bien plus juste de souligner qu'une forme (la causalité) est mise en relation avec deux substantifs pour former un objet sans qu'intervienne aucun jugement. A la formule « A est la cause de B », il faudrait donc préférer « A et B sont en relation causale ». C'est donc exclusivement par l'analyse de l'objet qu'est le sens que doit procéder la théorie de la connaissance, et l'examen formel des théories en jeu. On comprend le réquisit objectiviste à l'œuvre derrière cette injonction.

Pour autant, mais c'est là une hypothèse personnelle que j'esquisse ici, si ces catégories constitutives ne recourent évidemment pas des catégories grammaticales de la phrase (comme « nom », « verbe », etc.), il me semble qu'elles ne sont pas totalement sans incidence sur

l'organisation des propositions sensées et sont susceptibles d'organiser une contrainte sémantique sur la proposition en fonctionnant comme les catégories de signification (délivrées de la grammaire traditionnelle), du moins du discours philosophique : les prédicats qu'on applique à la « chosalité » (rouge, doux, fragile) ne semble pas pouvoir s'appliquer à la « cause » ou à la « valeur » par exemple ; si l'on peut parler de la « valeur » de l'être (dans la mesure la forme « être » devient ainsi un matériau formel), on ne peut parler de l'être de la valeur, etc. Il semble bien que ce que nous présente ici Lask, c'est la logique de la philosophie mais aussi de son discours : j'y reviens dans un instant au moment de l'analyse des catégories réflexives.

Enfin, il reste que d'un point de vue logique, la définition de ces catégories constitutives se heurte à d'importantes difficultés, comme celle de savoir comment un matériau logiquement nu peut-être l'unique source de différenciation et *in fine* de détermination de la forme, si on isole par ailleurs le sens de tout autre principe de détermination en en faisant une entité objective. Il me semble que c'est le type de problème que Heidegger aura par exemple à ressaisir.

2. Les catégories réflexives

Voici pour ma présentation des catégories constitutives. Mais j'en viens maintenant à l'analyse des catégories réflexives qui représentent l'un des apports principaux de la doctrine des catégories de Lask. Je rappelle à nouveau que l'enjeu de Lask n'est pas de doter la philosophie de nouvelles « catégories » mais bien de montrer que la pratique même du langage philosophique les mobilise en permanence.

Or Lask constate, à rebours du diagnostic d'Aristote repris jusqu'à Kant, que toutes les catégories que mobilise la philosophie ne sont pas « constitutives » au sens développé plus haut. Il existe en effet des catégories qui ne sont pas déterminées au contact d'un matériau mais qui sont formées par « réflexion » sur le non-sensible, c'est à dire par ce qu'il faut bien appeler, et c'est Lask qui le dit lui-même, « un comportement subjectif » (p. 118). Lask va jusqu'à dire que le sol de telles catégories est « préparé en quelque manière par la seule subjectivité » (p. 151). Il s'impose alors de dire un mot sur le mouvement subjectif en question. J'ai en effet commencé ma présentation en précisant que c'était d'abord du caractère dit psychologique ou du moins subjectif de la « déduction » kantienne que Lask s'en méfiait et que c'est à ce titre qu'il contestait sa prétention à démontrer la valeur logique des

catégories. On ne peut donc que s'étonner que Lask renvoie l'origine des « catégories réflexives », qui se présentent bien elles-aussi comme des catégories formelles, à « un comportement subjectif ». Mais les choses s'éclairent quand Lask précise aussitôt que 1/ il s'agit d' « un comportement subjectif qui se soucie de la vérité » (p. 118) et qui n'est donc pas orienté par des causes psychologiques ; et que 2/, je cite, « la subjectivité ne crée que la base pour l'ensemble de la teneur formelle réflexive tandis que tout le reste, au sein de la sphère réflexive, échappe à son tour totalement à la puissance et au libre arbitre de la subjectivité » (p. 156). Comment comprendre alors ce rôle dévolu à la subjectivité ?

Il me semble qu'il ne faut pas trop vite accuser de psychologisme ce recours fondateur à un « comportement subjectif » dans la mesure où ce comportement ne désigne rien de plus que l'acte réflexif du philosophe qui réfléchit aux différentes « formes » (en l'occurrence les formes constitutives) dont il dispose en vue de connaître les objets. À dire vrai, l'introduction de ce concept de « réflexivité » n'est pas propre à Lask. Notons que dès sa *Philosophie de l'arithmétique* de 1891, Husserl soutenait déjà que la formation de concepts formels comme le « quelque chose », ou de concepts généraux comme ceux de « quantité », de « numération » et de « relation » ne sont pas obtenus par abstraction mais par « réflexion » sur l'acte psychique de représentation (je renvoie d'ailleurs à ce titre aux analyses éclairantes du livre de Sébastien Richard sur la formalisation p. 224). C'est bien le concept utilisé par Husserl. La formation de ces concepts formels se précisera à l'époque des *Recherches logiques*, notamment dans le §24 de la 3^e RL puis dans le §13 des *Ideen* : la « formalisation » dont ils sont issus se distingue de toute abstraction qui procède par « généralisation », en ceci que la formalisation est totalement indifférente à la particularité des contenus qu'elle réfléchit. Les concepts formés par formalisation ne sont donc spécifiés par aucun contenu concret : ce sont de pures formes vides. Il s'agit là de la distinction bien connue que retiendra aussi Heidegger au moment de former son concept d' « indication formelle » entre la généralisation et la formalisation.

Or, pour revenir à la notion qui nous intéresse, il me semble que c'est très exactement ce type de formalisation que Lask a en vue quand il analyse ses « catégories réflexives ». En effet, quand Lask insiste sur le caractère « général » [generell] des catégories réflexives, il n'indique pas une généralité obtenue par généralisation, comme l'ont bien vu les traducteurs de la *Logique de la philosophie* (ndt p. 162) mais le général « au sens de l'*analytique-formel* husserlien » ou bolzanien. Je cite Lask : il s'agit « des modes du *quelque chose en général* obtenus par évacuation de toute teneur de chose concrète » (p. 162). Par « réflexion », il s'agit de saisir « un quelconque *quelque chose* » (p. 152), nous dit Lask, « qui ne renvoie absolument pas au matériau ». La forme catégorielle réflexive est alors une forme logique

autonome, qui ne dépend pas de son matériau à la différence des catégories constitutives. Qui plus est, la catégorie réflexive a en propre de constituer elle-même, de manière artificielle, son objet en tant que « le pur et simple schème, le pur et simple modèle du “contenu en général”, du pur et simple “quelque chose” » (p. 153). Son matériau n’a donc de « consistance qu’à travers elle » ajoute Lask, tant et si bien que si le nouvel objet formel ainsi créé est toujours une jonction de forme et de matériau, il ne tient cette fois sa consistance logique que de la forme qui s’y réfléchit.

Prenons un exemple pour rendre les choses moins abstraites. La catégorie réflexive par excellence, nous dit Lask, c’est la catégorie de l’« identité » que l’on peut considérer comme « la catégorie-de-domaine réflexive » (p. 153). La catégorie d’identité est elle-même formée par réflexion à partir d’une forme constitutive (le bien est identique au bien), abstraction faite de toute considération de contenu. Plus encore, nous dit Lask, la réflexion qui permet de former la catégorie d’identité crée un contenu : le « il y a » (par exemple « le bien ») qui est « l’objectualité réflexive » : c’est le « pur et simple *quelque chose* » en tant qu’« identique à soi-même » : le « il y a » (p. 154). À titre d’exemples de catégories de ce type, Lask cite aussi les catégories de la « différence », du « et », de la « pluralité », du « nombre », etc. (p. 155). Que dire de ces catégories qui semblent à première vue recouper d’assez près les « catégories formelles » de Husserl, du moins dans leur formation ?

Première chose, ainsi que le précise Lask lui-même, ces catégories se distinguent des catégories constitutives en ceci qu’elles présentent une forme « générale », au sens de « formel » et surtout de non spécifique. Je le cite : « les formes constitutives et les formes réflexives sont très faciles à dissocier : ce sont respectivement les formes spécifiques et les formes générales » (p. 163). Que veut-il dire précisément par là ? Comme je le signalais tout à l’heure, les catégories constitutives comme « l’être », « la chosalité », la « causalité », etc. sont spécifiques à un domaine d’application (le sensible) et même à telle ou telle spécificité du domaine d’application. En revanche, Lask nous dit très clairement que les catégories réflexives sont si peu spécifiques à un domaine qu’elles peuvent s’appliquer aussi bien à un contenu sensible que non-sensible. En conséquence, l’énoncé « rouge est différent de vert », nous dit Lask (p. 164) est tout aussi correct que l’énoncé « rouge est différent d’être », « rouge est différent de valoir », « rouge est différent d’esthétique ». Il semble donc que ces catégories réflexives ne sont pas déterminées par leur matériau, et ne répondent pas non plus, du moins sur le plan linguistique à des contraintes sémantiques, ni même grammaticales au sens traditionnel (« différent » pouvant aussi bien associer deux noms qu’un nom et un prédicat, etc.).

Pour tenter de préciser le statut de ces catégories, il n'est pas inutile, me semble-t-il, de se référer à la distinction que propose Husserl au §67 des *Prolégomènes* entre deux types de catégories formelles : « les catégories de signification pures » comme « nom », « verbe », « prédicat » etc et les « catégories objectives formelles ». Je mets de côté pour l'instant le premier type de catégories, les catégories grammaticales, pour la raison que j'ai déjà évoquée plus haut. Il me semble en revanche que le second type de catégories recoupe de très près la listes des catégories réflexives de Lask. Voici la liste qu'en propose Husserl : « objet, état de choses, unité, pluralité, nombre, relation, connexion, etc. » (RLI, p. 269). D'après Sébastien Richard qui a épluché l'œuvre de Husserl plus consciencieusement que moi, Husserl ajoute à cette liste à d'autres endroits de son œuvre comme dans la 3^e RL, §11 ou dans les *Ideen I*, §10 (Richard, p. 230) les catégories suivantes : « quelque chose » (*etwas*), « un quelque chose quelconque » (*eins*), chose (*Ding*), qualité, (*Beschaffenheit*), ordre (*Ordnung*), tout (*Ganz*), partie (*Teil*), grandeur (*Grösse*) », etc. La liste de ces dites « catégories objectives formelles » n'est peut-être pas exhaustive mais il m'importe pour l'heure de souligner la parenté évidente avec les listes que propose Lask. Car à « l'identité », la « différence », au « *et* », à la « pluralité » et au « nombre » (p. 155), Lask ajoute la liste suivante quelques pages plus loin : « "un *quelque chose* quelconque", "quelque chose pris arbitrairement", "quelque chose en général", "contenu en général", "quelque chose de pensable en général", "objet en général" » (p. 165). Il ajoute encore les catégories suivantes plus loin : « fonds, ensemble, multiplicité, espèce, groupes, généralité, particularité, excédent individuel, etc. » (p. 174). Il semble bien qu'il s'agisse là aussi de « catégories objectives formelles », c'est-à-dire, pour reprendre Lask de catégories formelles tout à fait indifférentes à la nature du contenu de l'objet mais susceptible d'en saisir « un squelette » : « à savoir le simple fait d'avoir un contenu » (p. 164).

Si Husserl, me semble-t-il, décidera que c'est la tâche d'une ontologie formelle que de décider de la portée, disons « ontologique » de ces catégories, il ne me semble pas que cela soit la voie empruntée par Lask. Car ainsi que le répète Lask, l'objet formé par les catégories réflexives (le « il y a » par exemple) est un objet complètement artificiel, créé par l'activité réflexive, et qui n'a donc pas de priorité logique : c'est, si l'on veut, un objet exclusivement philosophique. Il me semble alors que l'ambition de Lask par l'analyse de ces catégories réflexives est uniquement de clarifier la voie de la théorie de la connaissance et de clarifier en conséquence la « logique de la philosophie » – rappelons que c'est le titre de son ouvrage – ou encore, pour le citer, le langage dont use la philosophie depuis qu'elle est instituée comme discipline. Car ces « catégories réflexives », nous dit Lask, ne sont autre que des catégories philosophiques, utilisées par les philosophes. Lask rappelle en effet, que la philosophie – c'est

éventuellement une de ses limites mais c'est là une autre question – n'utilise pas des mots comme « bleu, doux, vitriol ou sucre » (p. 75) mais utilise sans cesse les catégories réflexives que nous venons de citer comme « quelque chose en général », « contenu en général », « objet en général », « différence », « multiplicité », etc. C'est bien la philosophie qui s'occupe des « relations » entre les valeurs, de l'ordre des formes atemporelles, des relations de contradiction entre valeur et absence de valeur, etc (p. 179). Aussi, comme l'affirme Lask très clairement « une doctrine des catégories » doit s'apparenter à une « doctrine de la structure de la philosophie » ou à « la doctrine de ses concepts fondamentaux » (p. 179). Je cite encore Lask « le développement détaillé de la doctrine des catégories de la philosophie présuppose celui de l'élaboration des concepts philosophiques eux-mêmes. » (p. 179). C'est donc à la condition que la philosophie clarifie l'usage des concepts formels d'objet, de valoir, de quelque chose en général, etc. que l'on pourra élaborer une doctrine précise des catégories réflexives. Aussi, du moins tel que je comprends le développement de Lask et certaines de ses remarques très programmatiques, l'analyse doit déboucher à terme sur une analyse sémantique du langage théorique de la philosophie, qui conditionne la formation des énoncés philosophiques doués de sens. L'analyse des catégories réflexives ne renvoie pas, du moins telle que je la comprends, à une ontologie formelle et une réflexion sur la nature de tous ces nouveaux objets mais plutôt à une mise en garde sur le caractère artificiel de ces objets (qui ont cependant du sens, c'est indéniable) et à une méta-réflexion sur la correction conceptuelle du langage de la philosophie.

II. CONCLUSIONS

Voici donc pour ma présentation de la doctrine des catégories d'Emil Lask. Je fais finir en évoquant plusieurs pistes de réflexion que cette lecture peut suggérer.

La première chose que j'aimerais souligner c'est que la théorie de la connaissance que propose Emil Lask, avant d'être une doctrine des catégories est une théorie de l'objet. L'un n'empêche pas l'autre bien entendu mais je crois qu'il faut bien avoir en tête ce point pour éviter quelques malentendus. L'enjeu de la théorie de la connaissance est, rappelons le, d'analyser à quelle condition la connaissance de l'objet est possible. C'est à ce titre que les catégories constitutives puis réflexives sont introduites, en tant qu'outils qui nous permettent de clarifier la syntaxe des objets en question. Aussi, il n'y a pas de fétichisation de la « catégorie » en tant que telle chez Lask ou de fascination pour le formel. À ce titre, il est très symptomatique que Lask s'intéresse prioritairement aux catégories constitutives plutôt qu'aux

catégories réflexives. Si j'ai mis l'emphase, tout comme Lask, sur l'importance et l'originalité des catégories réflexives, il ne faut pas que cela dissimule pour autant le fait que ce sont les catégories constitutives qui méritent le plus de considération. Comme je viens de le rappeler, pour Lask, les catégories réflexives ne sont « que » des catégories de la philosophie créées de toutes pièces pour les besoins de la réflexion philosophique (voir p. 153). Cela ne veut pas dire qu'il n'a aucun intérêt car la philosophie, en tant que discipline, est tout à fait digne d'intérêt et elle apporte bien une forme de connaissance aussi. C'est une discipline qui s'impose pour palier aux manquements des catégories constitutives. Mais il ne faut jamais perdre de vue « le caractère enclitique, non-autonome ou, si l'on veut, parasite de la catégorie réflexive » (p. 170) nous dit Lask. Il dit encore : « nous avons recours à la catégorie réflexive lorsque la catégorie constitutive ne nous est pas encore présente, ou ne l'est absolument pas », « la catégorie réflexive, en tant que pur et simple représentant, exprime toujours la nostalgie insatisfaisante de la catégorie constitutive qui s'y dissimule », (p. 172). Car l'objet formé par la catégorie réflexive, on l'a dit, est toujours un objet factice, totalement artificiel « qui ne revoie absolument pas au matériau » originaire (p. 153), à la différence de l'objet formé par catégorie constitutive. Aussi, et c'est le premier point que je voulais souligner, loin de prôner l'autonomie de la logique formelle ou de porter aux nues l'activité de « formalisation », Lask se méfie bien plutôt de l'engouement qu'ont suscité la logique formelle et ce qu'il appelle les « catégories réflexives » comme « l'identité » (p. 170) ou la « différence » dans l'idéalisme allemand, notamment hégélien (ces remarques à l'encontre de la dialectique hégélienne sont loin d'être tendres²) et même chez les logiciens formels qui pourtant l'influencent aussi profondément comme, je reprends sa liste, Leibniz, Wolff, Baumgarten, Kant, Bolzano, Drobisch, Lotze, Husserl, la théorie de l'objet, Erdmann, Cohn » (p. 167). Si Lask tient à instituer une distinction forte entre catégorie constitutive et catégorie réflexive, c'est d'abord pour montrer que des catégories comme celle de l'identité ne sont *que* réflexives. Il lui importe bien plutôt de s'assurer que la table des catégories a bien une fondation, et cette fondation ne peut être qu'objective. Les catégories constitutives, dont l'objet correspondant n'est pas artificiel mais déterminé par un matériau, sont à ce titre bien plus solides. Aussi, selon moi, si la théorie de la connaissance est d'abord une théorie de

² « Notre principe d'un "matériau intelligible", d'une détermination de la signification, s'oppose sans conciliation possible au principe dialectique hégélien. Ce n'est pas dialectiquement que les formes renvoient les unes aux autres, elles renvoient au matériau », p. 85

« mais cette teneur essentielle des objets n'est pas, à son tour, que l'objectualité inhérente aux objets, c'est-à-dire la tournure objective que cela prend *avec* le matériau méta-catégorial et métalogue constant. Cette réflexion sur le caractère formel de la teneur de validité logique, ce "formalisme", distingue très rigoureusement notre point de vue kantien – fût-ce dans cette application élargie – d'un panlogisme de type hégélien. » p. 126

l'objet, si la théories constitutives ont la priorité sur les théories réflexives, je crois qu'il n'est pas faut d'en conclure, même si c'est peu provocateur, qu'il accorde davantage d'importance au *matériau* qui différencie la forme qu'aux formes elles-mêmes.

Aussi, pour des raisons relativement similaires, et ce sera mon deuxième « pavé dans la mare », je crois qu'il faut également se méfier de la lecture que Heidegger propose de Lask. Si plusieurs commentateurs, depuis les indications de Kisiel, ont montré à très juste l'influence de Lask sur les premiers écrits et cours de Heidegger, ce que je ne conteste en aucun cas, je crois qu'il faut pour autant se méfier profondément de la lecture que Heidegger propose de Lask (de même par ailleurs que de celle qu'il propose de l'intuition catégoriale husserlienne). Si Heidegger est très marqué par l'idée d'une « logique de la philosophie » et par la possibilité, proprement philosophique, d'entretenir un rapport réflexif avec certaines catégories, celle de l'être par excellence, il tend en effet à oublier que ces catégories réflexives, chez Lask, ne sont précisément que « philosophiques » et n'ont pas la priorité logique. Qui plus est, il est clair que l'idée herméneutique de la significativité de la vie et donc de l'immédiate détermination de tout matériau va à l'encontre d'un principe fondateur chez Lask, à savoir celui de l'impénétrabilité totale du matériau à la forme qui reste toujours, même en cas de jonction avec la forme, logiquement nu et donc non signifiant. Il faudrait bien sûr développer plus avant ces points mais je me contente de souligner de manière très désinvolte qu'il faut se méfier de la lecture formaliste, voire herméneutique, que Heidegger propose de Lask.

[Pour finir, j'aimerais dire un mot sur la nature de l'objectivisme sémantique défendu par Lask. De fait, il est clair que Lask adopte une telle position (que l'on attribue généralement à Bolzano). Premièrement, on l'a dit, en adoptant le geste kantien copernicien, il souligne l'immanence de la sphère objective et de celle du sens. Par ailleurs, dans un mouvement résolument anti-subjectiviste, il insiste sur l'autonomie totale de la sphère des objets (ou sphère du sens) (notamment par rapport au jugement) et sur sa priorité logique. La théorie de la connaissance doit ainsi partir de l'analyse formelle de cet objet – entendu comme une jonction de forme et de matière –. Rappelons qu'au sens étroit, l'objet c'est d'abord l'objet constitutif, qui n'est pas produit par la subjectivité, c'est à dire la jonction d'un matériau et d'une forme constitutive. Mais il existe aussi des objets artificiels, ceux qui sont issus du mouvement de réflexion et qui sont donc la jonction d'une catégorie réflexive et d'une matière formelle. La tâche de la doctrine des catégories, c'est donc d'analyser la syntaxe

formelle de ces objets de connaissance sensibles et philosophiques. Pour le dire autrement, puisque c'est équivalent c'est la structure du sens des propositions qui parlent de ces objets, qui doit être analysée.]

-